

Or, qui a causé tous ces changements? Est-ce la nature „au front serein“ qui en est responsable? C'est l'homme qui les a produits, et c'est donc injustement que Hugo les impute à la nature. Cet aveuglement volontaire, ce parti pris injuste à l'égard de l'univers physique, nous renseigne suffisamment sur la place que le poète lui assigne. La nature, c'est bien le non-moi, sujet aux renouvellements et aux décrépitudes, qu'il oppose à l'identité du moi intérieur. Et quelle naïve illusion, semble-t-il dire, nous pousse donc à asseoir notre vie sur une base instable, que le hasard a mise sur notre route? Avant nous, les mêmes choses avaient déjà prêté leur même protection illusoire à d'autres, à des inconnus maintenant retournés à la poussière. Après nous, d'autres viendront à leur tour,

Puiser dans cet asile heureux, calme, enchanté
Tout ce que la nature à l'amour qui se cache
Mêle de rêverie et de solennité.

Est-ce à dire que Hugo ait exclu la nature de son souvenir? Evidemment, son souvenir reste tout intérieur, et il n'y arrive qu'en descendant „par une obscure rampe jusqu'au fond désolé du gouffre intérieur.“ Mais

La borne du chemin, qui vit des jours sans nombre,
Où jadis pour m'entendre elle aimait à s'asseoir,
S'est usée en heurtant, lorsque la route est sombre,
Les grands chas gémissants qui reviennent le soir.

La forêt ici manque et là s'est agrandie . . .